
La guerre et la paix

Ellen R. Judd *University of Manitoba*
Traduction de Lori-Anne Théroux-Bénoni

Lors du congrès de la Société Canadienne d'Anthropologie qui a eu lieu à Halifax en 2003, le comité de rédaction de la revue *Anthropologica* a décidé de réfléchir aux enjeux continuels et immédiats qu'engendrent la guerre et la paix. Ce numéro spécial¹ est consacré à la recherche anthropologique engagée sur le thème de la guerre. Il tente d'apporter une critique éclairée qui tienne compte de l'intransigeance caractérisant les guerres de notre époque et leur inscription dans la durée. Les articles qui suivent examinent les concepts de paix et de guerre par le biais de travaux menés en Iraq, au Mexique, au Kosovo, au sein de l'UNESCO, en Sierra Leone, au Pérou, au Guatemala et à Haïti. Nombre de ces articles sont le produit d'un engagement dans les zones de guerre en période de conflits ouverts ou immédiatement après ceux-ci. Tous sont le résultat d'un intense travail de terrain et de profondes réflexions anthropologiques.

Les présents articles entretiennent inévitablement une relation d'intertextualité avec les récits de guerre qui fusent actuellement dans le discours public. En effet, peut-on éluder ces récits instantanément retransmis à partir du front et souvent ponctués d'images saisissantes? Chacun des articles regroupés ici présente cependant des images radicalement différentes, l'anthropologie de la guerre et de la violence tranchant avec les cadres culturels dominants². Ces cadres dominants entretiennent notamment, non sans confusions, les idées aussi simplistes que fictives voulant que les guerres concernent avant tout les militaires, prennent place sur des champs de bataille définis et mettent en scène des combattants plus ou moins volontaires. Le mythe subtil et irrésistible qui soutient l'existence d'une guerre juste représente également une lourde et persistante méprise. Mais le présent ouvrage n'entend pas débattre d'évidences ou de questions d'interprétation; son objectif est plutôt d'interroger les concepts implicites sous-tendant les cadres théoriques qui prennent au piège la plupart des réflexions, même critiques, sur la guerre et la paix. Les articles qui suivent pro-

posent une lecture anthropologique profonde de la guerre et de la violence qui véhicule la réalité pratique et personnalisée de la vie en zone de guerre. En plus d'enrichir les connaissances sur la guerre et la paix, une telle approche produit un effet miroir, nous offrant ainsi l'occasion de mieux discerner la culture du militarisme dans nos mondes relativement plus sécuritaires.

Cette parution s'efforce donc d'interroger les concepts de cultures de la paix et de la guerre afin d'explorer les façons dont ces cultures sont créées, investies de sens ou contestées. Au nombre des questions qui retiendront notre attention figurent la façon dont la guerre s'immisce dans ce qui est ou semble être la paix et dont la paix, en se redéployant, cède sa place à la guerre. Ce numéro spécial souligne également la manière floue dont la guerre est alimentée et encouragée en période de paix apparente. Bien des aspects de la guerre peuvent en effet être élucidés si l'on se penche davantage sur la perméabilité du cadre dans lequel on a conceptualisé la paix.

C'est également dans cet entre-deux que prend corps le discours qui légitime la violence étatique et quasi-étatique. Or, les articles réunis dans cet ouvrage n'invoquent pas ces entités érigées en fétiches qui meublent habituellement le langage conventionnel sur la guerre. Ces fétiches, vus de loin, semblent avoir une réelle capacité de mobilisation des peuples et des ressources et ils façonnent les discours sur la paix et la guerre. Ce mirage disparaît cependant lorsqu'on observe les pratiques à proximité des lignes de front. Les études ethnographiques sur les zones de guerre (et de paix) produisent quant à elles des documents et des analyses sur des gens et des collectivités qui transcendent les frontières en créant et en déployant des répertoires culturels nouveaux ou renouvelés et en exerçant leur capacité d'action dans des conditions extrêmes.

Attentifs au rapport existant entre la violence de la guerre et la violence structurelle, aussi bien en temps de paix qu'en temps de guerre, les articles qui suivent indiquent, dans divers contextes analytiques, que ces types de violence sont interdépendants et que la fin des tirs n'équivaut pas nécessairement à la cessation de la violence. En traitant de la guerre *et de la paix*, nous souhaitons faire état de ce rapport problématique. Les points focaux abordés ici—bien d'autres dimensions auraient malheureusement pu faire l'objet d'analyses dans ce vaste domaine—sont la *légitimation* de la violence étatique et quasi-étatique ainsi que les conséquences découlant de *massacres intentionnels*, dont l'intensité des pertes, des traumatismes et des souffrances rend pénible, voire impossible, la cicatrisation des blessures de la guerre.

La plupart des articles qui suivent ne dépeignent pas d'insoutenables représentations de la guerre et de la violence et ne font pas de l'économie politique ou de la géopolitique de la guerre leurs priorités. Le point commun à ces auteurs est plutôt la distanciation analytique qui leur permet d'explorer le terrain des idées et des pratiques rendant possible la tenue des guerres et leurs contestations. Ainsi, on peut classer les articles de ce numéro en deux catégories qui se chevauchent partiellement. La première comprend surtout les articles formulant une critique des idées et des pratiques ayant trait à la guerre et à la paix (McCutcheon, Hébert, Pandolfi, Ilcan et Phillips ainsi que Kovats-Bernat) alors que la deuxième comprend ceux qui présentent et explorent les réactions populaires—spontanées ou organisées—face aux guerres ainsi que les stratégies mises en œuvre pour parvenir à une paix durable (Ilcan et Phillips, Denov et Maclure, Theidon, Vanthuyne et finalement Kovats-Bernat).

L'ouvrage s'ouvre par un texte de Richard McCutcheon qui rend compte de la constance et de l'intensité des frappes aériennes en Iraq pendant la période s'étalant *entre* la guerre du Golf et celle en Iraq. Même si les bombardements et le nombre de victimes causées par les sanctions étaient connus, l'image globale que l'on conserve de cette période est une image de paix ou, du moins, d'absence de guerre. Le point de départ de McCutcheon consiste à reconcevoir et à rebaptiser toute cette période comme une seule et même guerre contre l'Iraq. Il examine ensuite la littérature anthropologique sur la paix et la guerre avant de proposer une vision de la guerre prenant racine dans une conception élargie de la violence. La violence, pour lui, se décline en un ensemble détaillé de trois constellations conceptuelles : la violence directe/physique, la violence économique/structurelle et la violence culturelle/symbolique. Il illustre ces concepts en les opposant à la vision élargie qu'il propose de la guerre contre l'Iraq.

Quant à Martin Hébert, il se concentre sur la violence structurelle et sur le continuum de violence s'étalant entre des formes directes et des formes d'autant plus méconnaissables qu'elles sont subtiles et évasives. La violence principalement structurelle à laquelle doivent faire face les autochtones Tlapanèques du Mexique est au centre de son étude. Certes, concède-t-il, il ne s'agit pas là d'une guerre à proprement parler. Ce constat l'amène toutefois à remettre en question la notion de paix. Hébert expose le caractère envahissant de la violence structurelle induite par l'intégration des marchés ainsi que les formes de violence plutôt intériorisées que sont l'alcoolisme et la prostitution. Dans un tel contexte, les structures étatiques de pacification violente soulèvent des interrogations sur le sens de la paix, qui signifie

manifestement bien plus que la cessation immédiate d'un conflit.

L'article de Mariella Pandolfi nous entraîne sur le terrain des interventions militaro-humanitaires en démontrant la manière dont on a donné au Kosovo des airs d'Afghanistan, de Timor oriental ou d'Iraq, en déclarant la première guerre mondiale humanitaire. Il s'agit d'une innovation dans l'imaginaire politique prônant l'existence de guerres justes. Cette innovation émerge de ce que Pandolfi appelle la «zone grise» des six dernières années qui s'inscrit dans un continuum comprenant tout d'abord l'interventionnisme humanitaire, puis l'humanitarisme militarisé et finalement les guerres humanitaires. La lecture anthropologique mouvante et nuancée qu'elle propose explore les conflits dans le contexte post-communiste des Balkans ainsi que le discours post-moderne qui contracte l'espace-temps, créant une image des Balkans dénuée de spécificités locales (mais pas de stéréotypes) et perdue dans l'abstraction et l'universalisation des modèles. Il est nécessaire, selon Pandolfi, d'examiner les régimes discursifs mondiaux qui légitiment des solutions militaires à la va-vite, de façon très sélective (prenons l'exemple du Rwanda) et en fonction de calculs politiques camouflés dans le discours apparemment apolitique des besoins humanitaires.

Susan Ilean et Lynne Phillips analysent pour leur part le programme de promotion d'une culture de la paix de l'UNESCO, privilégiant de fait une forme de «*studying up*», et remettent encore davantage en question le rôle de la communauté internationale. Notons que l'UNESCO a proposé et commencé à implanter une vision de la paix qui tente de contourner les structures étatiques auparavant visées par les mouvements pacifiques ou les négociations de paix. Cette approche tente dorénavant de mobiliser les populations un peu plus directement. Dans cet article, Ilean et Phillips passent en revue trois aspects : la mise en place d'institutions prônant une démocratie formelle, la formation des enfants et l'intégration des femmes. En effet, dès le début des années 1990, des programmes de ce type ont été entrepris dans des pays en crise tels le Salvador, le Mozambique et le Burundi. Ilean et Phillips soulignent le potentiel de ce travail en marge des structures étatiques dans la prévention ou la réduction de l'intensité des guerres civiles. Leur analyse est avant tout une inspection critique des conséquences implicites et explicites de la conceptualisation de la paix en termes sécuritaires et de la paix/sécurité en tant qu'objet lié à la gouvernance. Aussi se penchent-elle sur les limites inhérentes à un tel resserrement des réflexions. En sortant du cadre conventionnel des discours étatiques, le projet de promotion des cultures de la paix mobilise les ressources

culturelles du néolibéralisme : investir à l'interne pour garantir la sécurité et gérer la paix en termes sécuritaires par le biais de processus de gouvernance. Puisant dans la littérature critique sur le néolibéralisme et la gouvernamentalité, Ilean et Phillips remettent en cause une vision sécuritaire de la paix qui ne prendrait pas en compte les questions d'inégalité, d'oppression et de souffrance. Elles posent comme nécessaire le développement de visions plus robustes de la paix, telles celles, plus inclusives, que proposent des groupes de militants pacifiques mais qui n'occupent qu'une position marginale au sein des discours abordant la paix en termes sécuritaires.

Myriam Denov et Richard Maclure rendent compte d'un projet international (de l'ACDI) auprès des filles-soldats en Sierra Leone. Dans ce pays, dévasté par la violence structurelle et par une décennie de guerre civile, les combattants étaient régulièrement de jeunes gens ou des enfants. En outre, trente pour cent des enfants-soldats actifs dans la brutale guerre sierra-léonaise étaient de sexe féminin. Denov et Maclure formulent tout d'abord une critique de la vision réductrice qui dépeint les enfants-soldats soit comme des victimes, soit comme des tueurs fous, et entreprennent plutôt de dresser un portrait complexe des filles-soldats qui révèle ces deux aspects. Les auteurs nous montrent les filles-soldats telles des agentes actives, situées dans un environnement où sévissent d'extrêmes niveaux de coercition, de peur, et de violence physique et sexuelle. Dans ce contexte, leurs modes d'accès au pouvoir sont ceux intrinsèques à l'enfance ou encore ceux de la cruauté et de la domination. Certes, l'accès au pouvoir est sérieusement limité; mais dans ce cadre restreint, les auteurs nous laissent indéfectiblement entrevoir les filles comme des tueuses actives, en mesure de mettre au point des stratégies afin de s'échapper, d'établir des liens de soutien entre elles, renverser ou éviter les ordres donnés et parfois même riposter. Denov et Maclure plaident en faveur d'une approche qui tienne compte de la réalité de l'expérience des filles-soldats et qui reconnaisse leur capacité d'action. Leur projet met en application cette approche en incorporant des adolescentes-soldats au sein de l'équipe de recherche.

L'article de Kimberly Theidon traite des conséquences du conflit fratricide qui a déchiré de petites communautés au Pérou de 1980 à 1992. L'auteure examine le travail dans lequel s'engagent les gens tant pour s'amener à tuer que, par la suite, s'arrêter, et certains des mécanismes mis en œuvre à ces fins, notamment le masquage et les secrets publics. Elle pousse la recherche au point presque impossible d'interviewer les morts en présentant le récit complet d'un guérisseur/commerçant qui a été jugé par des *Senderistas* devant un tribunal populaire dans sa

communauté. Sorti vivant de cette expérience qui se conclut habituellement par une exécution sommaire, il a été en mesure de raconter la façon dont ses voisins masqués l'ont jugé, dont sa comadre l'a défendu et comment on l'a finalement condamné à une peine symbolique l'obligeant à s'occuper du drapeau des *Senderistas*. Theidon explore les traumatismes que de telles expériences causent aux individus et à leurs communautés, ainsi que la façon dont ils parviennent à aller de l'avant malgré la violence structurelle persistante et les injustices irréparables qui découlent de tels meurtres, blessures et trahisons. Consciente du caractère précaire et tendu de ce processus, elle conclut cet article sur la note éclairante de la coexistence.

Karine Vanthuyne aborde un thème analogue, celui de la réconciliation telle que la conçoivent les projets de trois organisations non-gouvernementales œuvrant au Guatemala au début du 21^{ème} siècle. Si chacune a abordé le projet sous un angle différent, toutes ont travaillé sur les droits humains, les effets psycho-sociaux de la violence et le rétablissement de la mémoire du conflit dans un contexte où les souvenirs font partie intégrante du présent et du futur, tous deux dangereusement contestés. Vanthuyne présente les souvenirs de trente-six années de guerre avant d'explorer les recherches entreprises par ces organisations afin de trouver un langage dans lequel exprimer la vérité et la mémoire. Lorsqu'on prend conscience de la vulnérabilité des canaux existants et du caractère complexe et potentiellement explosif des témoignages, on comprend la difficulté d'une telle entreprise. Alors que Theidon conçoit non seulement la mémoire mais également l'oubli et le fait de se souvenir d'oublier comme les éléments essentiels d'un compromis provisoire permettant la coexistence au sein de communautés fratricides, Vanthuyne, quant à elle, pose comme nécessaire le souvenir et le devoir de mémoire dans la reconstitution des vies et des communautés, étant donné l'ampleur des ressources mobilisées contre la mémoire populaire. Puisque les histoires officielles (et non-officielles) s'attachent à effacer ou nier les violences du passé, la mémoire permet de clarifier les choix déjà faits et d'ouvrir la possibilité d'autres choix au présent, alors que persiste les menaces de violence politique.

Pour sa contribution, Christopher Kovats-Bernat puise dans l'expérience de ses années de travail auprès des enfants de la rue dans la zone de guerre de Port-au-Prince à Haïti. Il offre un récit ethnographique saisissant de la violence structurelle qui sévit dans ce pays du monde asphyxié par la pauvreté. Son article retrace l'histoire des profondes crises, tant humaines qu'économiques, dans lesquelles s'enracine la guerre civile haïtienne. Les espoirs

suscités par l'élection de Jean-Bertrand Aristide et l'intervention subséquente des forces internationales se sont éteints devant l'omniprésence de la violence mise en scène par des acteurs changeant continuellement de camp dans une valse où priment les luttes entre factions, l'opportunisme individuel et les besoins économiques. Éliminant d'emblée la possibilité de trouver une solution simple à la crise, c'est précisément la tentative du gouvernement Aristide de réduire la violence d'une bande de rue féroce pro-Aristide qui a, en 2002, fait basculer le pays dans une guerre civile ouverte. Si Kovats-Bernat évoque les conséquences dévastatrices résultant des dix années de guerre, il insiste surtout sur la créativité mise en œuvre dans la reconstruction des mondes sociaux et des significations culturelles. La création de la catégorie *zenglendo*, mot provenant de *zenglen* (tessons de bouteille) et *do* (le dos), en est un exemple particulièrement frappant. Ce phénomène tire son origine d'un conte où le *djab*, démon Vaudou qui prend l'apparence d'un vieillard souffrant de courbatures, demande à un garçon de lui masser le dos. Son dos se change alors en un amoncellement de morceaux de verre cassés qui coupent sévèrement les mains du garçon. Cette puissante expression critique des imaginaires populaires qui s'appliquait dans un premier temps à l'ancienne armée s'étend dorénavant à tous ceux qui, de façon générale, perpétuent la violence contre les populations.

Deux thèmes liés traversent donc ce numéro spécial : le premier énonce une critique des concepts de la guerre et le second explore les réactions et les stratégies populaires face à celle-ci. L'image du *zenglendo* met en évidence la critique, aussi troublante que créative, que forment les voix s'élevant des zones de guerre. Les anthropologues, comme bien d'autres observateurs, feraient donc œuvre utile en portant une attention toute particulière à ces voix et en explorant ce qu'elles ont à dire sur les prolongements tentaculaires de la guerre.

Ellen R. Judd, Département d'Anthropologie, Université du Manitoba, Winnipeg, Manitoba, R3T 2N2, Canada. Courriel : ejudd@cc.umanitoba.ca

Notes

- 1 Le contenu de ce numéro demeure la responsabilité du rédacteur invité et de chacun des contributeurs. Nous tenons à remercier Winnie Lem et Marie France Labrecque pour leur efficacité concernant les évaluations.
- 2 Ce à quoi s'attachent également d'autres disciplines, œuvres littéraires et récits personnels.